

COMMUNAUTÉS MARITIMES ET INSULAIRES DU PREMIER MOYEN ÂGE

Sommaire

Faire communauté par l'eau ou malgré l'eau. Communautés maritimes et insulaires du premier Moyen Âge Alban GAUTIER avec la collaboration de Christer WESTERDAHL	5
En milieu littoral, sur l'eau et outre-mer. Regards sur les communautés et solidarités maritimes dans le bassin des mers du Nord du VII^e au XI^e siècle Stéphane LEBECQ	23
Femme de marchand ou marchande ? Présence, rôle et statut des femmes dans les <i>emporia</i> d'Europe du Nord-Ouest (IX^e-X^e siècles) Lucie MALBOS	37
Une communauté à la fois maritime et territoriale. Venise jusqu'à l'an 1000 Stefano GASPARRI	57
La terre et la mer. La construction de la mémoire de Venise dans l'<i>Istoria Veneticorum</i> de Jean Diacre Chiara PROVESTI	67
Communautés lagunaires dans l'Adriatique pendant le haut Moyen Âge. Venise et Comacchio comparées Sauro GELICHI	79
An Emerging Periphery. Maritime Activities and Communities in Northern Iberia (850-1100) André Evangelista MARQUES	97
Communities on the Edge. Retracing the Northern Emporia Søren M. SINDBÆK	127
De l'île au continent. La transition entre deux formes de monachisme dans la communauté de Saint-Philibert au IX^e siècle Isabelle CARTRON	143

La communauté monastique de l'Île-Barbe, exemple d'une fondation insulaire fluviale Charlotte GAILLARD	157
<i>Piscium quem vos haked nuncupatis.</i> Communautés monastiques et imaginaire maritime dans l'Angleterre anglo-saxonne Arnaud LESTREMAU	175
Conclusions. Connaissance, pratiques et identités des communautés maritimes et insulaires du premier Moyen Âge Pierre BAUDUIN	195
English abstracts	205
Liste des auteurs	209
Index des noms de personnes	211
Index des noms de lieux et de peuples	215

COLLECTION HAUT MOYEN ÂGE

dirigée par Régine Le Jan

38



Communautés maritimes et insulaires du premier Moyen Âge

Édité par

ALBAN GAUTIER et LUCIE MALBOS

BREPOLS



centre
Michel
de
Bouïard

Ouvrage publié avec le soutien de l'Institut universitaire de France et du Centre Michel de Bouïard (Craham UMR 6273)

© 2020, Brepols Publishers n. v., Turnhout, Belgium.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise without the prior permission of the publisher.



D/2020/0095/153
ISBN 978-2-503-58551-2
E-ISBN 978-2-503-58552-9
DOI 10.1484/M.HAMA-EB.5.118007

ISSN 1783-8711
E-ISSN 2294-8473

Printed in the EU on acid-free paper.

Communautés lagunaires dans l'Adriatique pendant le haut Moyen Âge

Venise et Comacchio comparées

Habiter des terres insolites et inhospitalières

Dans un rapprochement audacieux, mais plausible, Richard Hoffmann a pu comparer l'histoire des Frisons à celle des Vénitiens – et des Comacchiens (fig. 1)¹. Une histoire d'adaptation réussie à des conditions environnementales peu attractives par des populations européennes dont le régime alimentaire était essentiellement fondé sur les céréales (*grain-eating oriented*). Une adaptation qui a poussé les communautés à modifier leur milieu naturel et, plus tard, à développer d'autres aptitudes, comme un sens aigu du commerce. Dans le cas des Frisons, « la dimension commerciale [...] fut anéantie au IX^e siècle [...] par la compétition commerciale nordique autour de la mer du Nord », mais surtout par la modification du mode de vie entraînée par les travaux de remblayage et de drainage qui ont mené vers « la normalité que représentent la production et la consommation de céréales² ». En revanche, les Vénitiens se tournèrent majoritairement vers les activités commerciales, sur lesquelles fut bâtie la fortune de la future Sérénissime.

Toutefois, vivre dans une lagune n'était probablement pas considéré comme quelque chose de « normal » : encore au début du XI^e siècle, les préposés du palais royal de Pavie trouvaient surprenante l'existence d'un peuple qui ne laboure pas, ne sème pas et ne récolte pas, mais qui satisfait ses besoins grâce aux ports du Pô³. Par conséquent, adapter des espaces apparemment inhospitaliers – c'est-à-dire les adapter au problème de l'approvisionnement alimentaire et, peut-être encore plus important, hydrique –, était sûrement une entreprise complexe et, ajoutons, par certains aspects malaisée. Dans le cas de Venise, il est traditionnellement admis que les raisons de ce choix étaient liées à la sécurité⁴. Cette lecture découle des

1 R. C. Hoffmann, *An Environmental History of Medieval Europe*, Cambridge, 2014, p. 71-78.

2 *Ibid.*, p. 74 : « *grain-growing, grain-eating normalcy* » (traduction des éditeurs).

3 *Ibid.*, p. 77.

4 É. Crouzet-Pavan, *Venise triomphante. Les horizons d'un mythe*, Paris, 1999, p. 19-24.

Sauro Gelichi • Università Ca' Foscari, Venise.

Communautés maritimes et insulaires du premier Moyen Âge, éd. par Alban Gautier et Lucie Malbos, Turnhout : Brepols, 2020 (HAMA 38), p. 79-96

© BREPOL'S PUBLISHERS

10.1484/M.HAMA-EB.5.118551

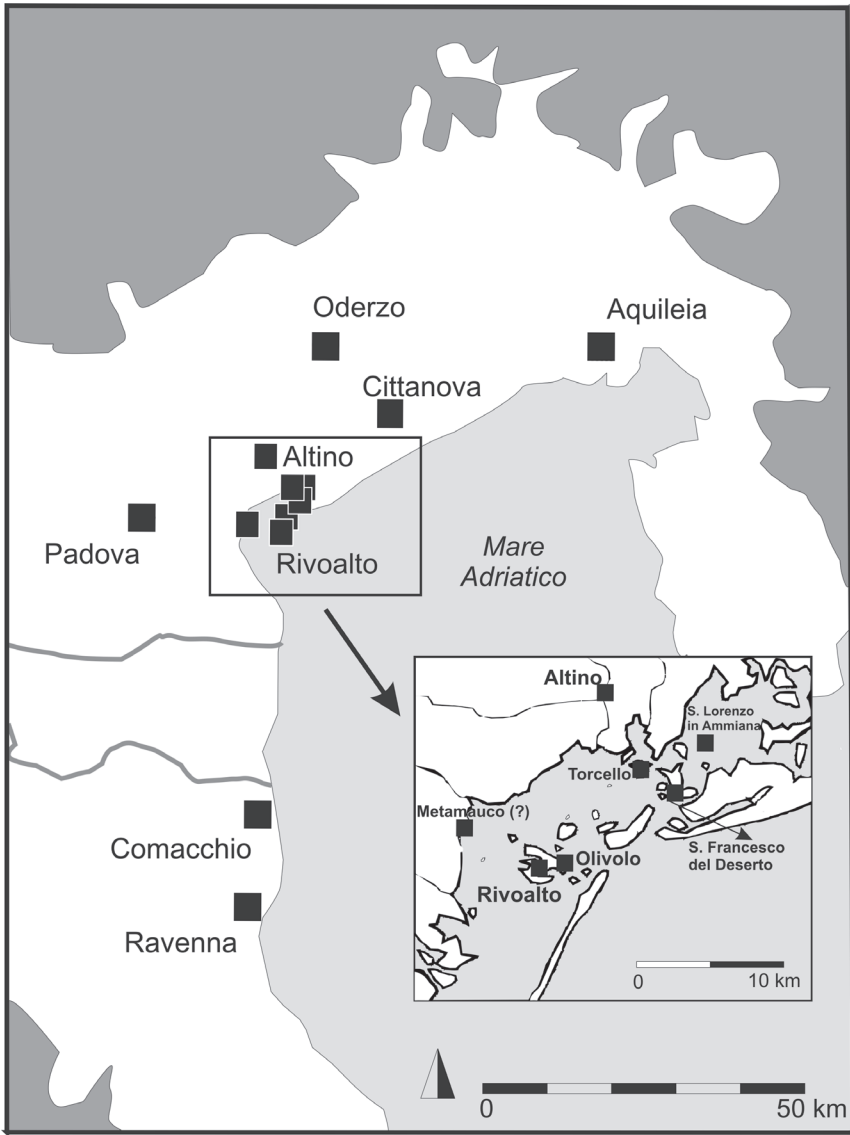


Fig. 1. Comacchio (FE), Venise et les principaux lieux mentionnés dans le texte (dessin : Laboratoire d'archéologie médiévale, Venise).



sources narratives qui mettent l'accent, dans des formes de toute évidence dramatisées et amplifiées, sur des épisodes de transfert systématique des habitants – de villages entiers, pourrait-on dire – depuis la terre ferme vers la lagune⁵. Même en admettant la pertinence de cet argument, on se demande pour quel motif, une fois les vicissitudes passées, la population aurait continué à vivre dans la lagune si cela n'avait pas été jugé utile.

Comacchio, l'autre nouveau centre apparu au VIII^e siècle près de l'embouchure du Pô, s'est elle aussi développée dans un environnement lagunaire, et dans des conditions, nous le verrons, semblables à celles de Venise⁶. Mais la trajectoire de Comacchio est beaucoup plus courte que celle de Venise. Dès le IX^e siècle, des sources écrites et archéologiques concordantes laissent apercevoir le début d'une crise, qui aboutit au X^e siècle au déclin définitif de la ville⁷. Comacchio n'eut pas, contrairement à Venise, le temps de développer son propre récit des origines. Elle n'a pas eu un chancre bien à elle, comparable à l'auteur de l'*Istoria Veneticorum*, qui qu'il fût⁸. Les historiens ont donc dû rechercher les raisons de l'émergence de ce site dans les rares sources écrites qui le mentionnaient et, dans celles-ci, ils ont cru déceler avant tout des fonctions militaires. Comacchio aurait été un *castrum* de frontière, construit pour assumer une fonction défensive contre les Lombards⁹. Mais si ces raisons peuvent être plausibles dans une péninsule traversée entre le VI^e et le VII^e siècle par des tensions continues – et même par de véritables guerres –, quelles auraient été les raisons justifiant le développement de l'habitat sur le même lieu durant le VIII^e siècle, lorsque la situation politique rendait sa position moins stratégique et moins utile ? Cet article vise ainsi à préciser dans quels espaces géographiques ces deux agglomérations se sont développées ; à expliquer ensuite comment ce choix

-
- 5 De tels événements, ainsi que les rapprochements entre villes de la terre ferme et nouveaux centres nés dans la lagune semblent être des « ajustements » successifs qui expliquent les abandons (ou crises) des villes de la terre ferme et la légitimité des implantations dans la lagune. Sur la complexité du phénomène inscrit dans un cadre plus général, voir C. La Rocca, « *Castrum vel potius civitas* ». Modelli di declino urbano in Italia settentrionale durante l'alto medioevo », dans R. Francovich et G. Noyé (dir.), *La storia dell'alto medioevo italiano (VI-X secolo) alla luce dell'archeologia*, Florence, 1994, p. 546-550.
- 6 La littérature historique et archéologique sur Comacchio est vaste. Pour une approche générale du site et de son histoire, voir le récent S. Gelichi, « Comacchio : A Liminal Community in a Nodal Point », dans *Id.* et S. Gasparri (dir.), *Venice and Its Neighbors from the 8th to 11th Century*, Leyde, 2017, p. 142-167.
- 7 S. Gelichi, D. Calzaon, E. Grandi et C. Negrelli, « The History of a Forgotten Town : Comacchio and Its Archaeology », dans S. Gelichi et R. Hodges (dir.), *From One Sea to Another. Trading Places in the European and Mediterranean Early Middle Ages*, Turnhout, 2012, p. 169-205.
- 8 Sur le possible auteur de l'*Istoria Veneticorum*, voir Giovanni Diacono, *Istoria Veneticorum*, éd. L. A. Berto, Bologne, 1999, p. 7-12 (*Istituto Storico Italiano per il Medioevo. Fonti per la Storia dell'Italia medievale*).
- 9 Il s'agit là de la position traditionnelle, étayée par des arguments (y compris archéologiques) à notre sens faibles, défendue par S. Patitucci Uggeri, « Il "castrum Comiacchi" : evidenze archeologiche e problemi storico topografici », dans *La civiltà comacchiese e pomposiana dalle origini preistoriche al tardo medioevo*, Bologne, 1986, p. 263-302 ; *Id.*, « I castra e l'insediamento sparso tra V e VII secolo », dans N. Alfieri (dir.), *Storia di Ferrara*, vol. III : *L'età antica, IV a.C.-VI d.C.*, Ferrare, 1989, p. 408-516.

n'a pas été dicté par des agents extérieurs, mais par une série de facteurs internes ; à enquêter sur la façon dont ces communautés ont élaboré leur propre identité, sujette à certaines controverses et présentant quelques ambiguïtés ; à définir enfin ce qui les unit et ce qui les divise. En substance, ce texte tente de comprendre leurs évolutions et de tirer quelques enseignements de leur comparaison.

Des communautés amphibies

Au cours des dernières années, la possibilité de confronter les données géo-archéologiques (abondantes mais générales) et archéologiques (plus rares mais plus ciblées) nous a permis de mieux comprendre le développement environnemental de l'habitat lagunaire vénitien¹⁰ – au sens large car on ne peut désigner Venise comme une ville qu'à partir du IX^e-X^e siècle¹¹.

C'est désormais un fait acquis que la lagune de Venise était déjà fréquentée et peuplée à l'époque romaine, bien qu'il reste des incertitudes considérables quant à la nature matérielle, à la taille et au nombre de ces occupations¹². Le centre politique et

-
- 10 Le récent F. Zezza, *Venezia città d'acqua. Le incidenze geologiche su origini, evoluzione e vulnerabilità*, Venise, 2014, s'avère particulièrement utile. Les données historiques et archéologiques de ce travail ont été intégrées dans S. Gelichi, M. Ferri et C. Moine, « Venezia e la laguna tra IX e X secolo : strutture materiali, insediamenti, economia », dans S. Gasparri et S. Gelichi (dir.), *The Age of Affirmation. Venice, the Adriatic and the Hinterland between the 9th and 10th Centuries*, Turnhout, 2017, p. 97-218.
- 11 Sur les origines de Venise, réinterprétées également du point de vue archéologique, voir les récents S. Gelichi, « La storia di una nuova città attraverso l'archeologia : Venezia nell'alto medioevo », dans V. West-Harling (dir.), *Three Empires, Three Cities : Identity, Material Culture and Legitimacy in Venice, Ravenna and Rome, 750-1000*, Turnhout, 2015, p. 51-98 ; *Id.*, « Venice in the Early Middle Ages. The Material Structures and Society of 'civitas apud rivoaltum' between the 9th and 10th Centuries », dans C. La Rocca et P. Majocchi (dir.), *Urban Identities in Northern Italy (800-1100 ca.)*, Turnhout, 2015, p. 251-271. Voir aussi le récent mais discutable A. Ammerman, C. L. Pearson, P. I. Kuniholm, B. Selleck et E. Vio, « Beneath the Basilica of San Marco : New Light on the Origins of Venice », dans *Antiquity*, 91/360, 2017, p. 1620-1629.
- 12 Naturellement le problème de la romanité de la lagune a été, et est encore, très controversé, notamment parmi les archéologues. Ce sujet a été recontextualisé et étayé par de nouvelles données archéologiques, par Wladimiro Dorigo dans l'un de ses ouvrages monumentaux et fondamentaux (W. Dorigo, *Venezia Origini. Fondamenti, ipotesi, metodi*, Milan, 1983), qui s'appuyait lui-même sur les recherches menées par Ernesto Canal, qui n'ont été publiées de façon exhaustive que tout récemment (E. Canal, *Archeologia della laguna di Venezia 1960-2010*, Venise, 2015). L'hypothèse d'un espace qui ne serait pas à proprement parler lagunaire – au point que W. Dorigo pensait encore reconnaître des traces de centuriation dans le tracé de certaines *calli* vénitienes – et surtout l'idée que ce territoire était caractérisé par la présence d'habitats stables, ont été contestées au fil des ans : voir par ex. L. Leciejewicz (dir.), *Torcello. Nuove ricerche archeologiche*, Rome, p. 87-98 ; *Id.*, « Italian-Polish Researches into the Origin of Venice », dans *Archaeologica Polona*, 40, 2002, p. 51-71. Ces questions sont rediscutées et analysées de manière critique dans S. Gelichi, « Venezia tra archeologia e storia : la costruzione di un'identità urbana », dans A. Augenti (dir.), *Le città italiane tra la Tarda Antichità e l'Alto Medioevo*, Florence, 2006, p. 151-183 (p. 164).

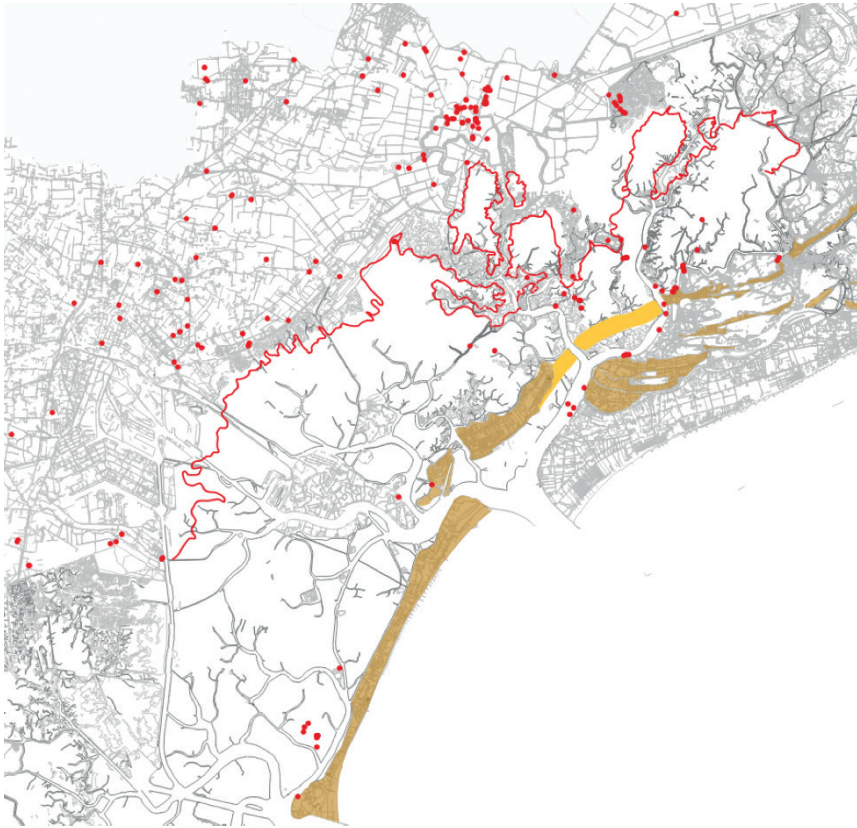


Fig. 2. Limites probables de la lagune de Venise dans l'Antiquité (les points rouges indiquent les sites archéologiques de l'époque impériale) (dessin : Laboratoire d'archéologie médiévale, Venise).

administratif auquel se rattache cet habitat dispersé est clairement la ville d'Altino¹³. Mais la lagune avait dans l'Antiquité un aspect et une étendue différents de ceux d'aujourd'hui (fig. 2). Des études géologiques ont permis de préciser la subdivision du littoral vénitien actuel en différentes unités géologiques. La formation de ces cordons a évolué au fil du temps et la lagune nord semble être celle où sont intervenus les

13 La bibliographie sur la cité romaine d'Altino est abondante, mais on peut encore consulter avec profit B. M. Scarfi et M. Tombolani, *Altino Romana e Preromana*, Venise, 1985. Des travaux plus récents et actualisés figurent dans G. Cresci Marrone et M. Tirelli (dir.), *Altino dal cielo. La città telerivelata : lineamenti di forma urbis*, Rome, 2011. Sur la ville tardo-antique et du haut Moyen Âge, voir notamment D. Caloan, « Altino (VE) : strumenti diagnostici (GIS e DTM) per l'analisi delle fasi tardoantiche e altomedievali », dans A. Zaccaria Ruggiu (dir.), *Missioni archeologiche dell'Università Ca' Foscari di Venezia*, Venise, 2006, p. 143-158 ; E. Possenti, « L'età tardoantica e altomedievale (IV secolo d.C.-639 d.C.) », dans M. Tirelli, *Altino dai Veneti a Venezia*, Venise, 2011, p. 172-183.

changements les plus importants, avec notamment la formation de cordons sableux qui devaient séparer la lagune de la mer. La partie centrale de la lagune, en revanche, n'a pas connu les transformations radicales que l'on peut observer dans la partie septentrionale, et la position de l'entrée du port à proximité de Venise est restée relativement stable. Le bassin lagunaire romain était certainement moins grand que celui d'aujourd'hui, comme on peut le déduire des traces archéologiques de sites de l'époque impériale dans des zones aujourd'hui submergées.

À l'intérieur de cet espace géographique et écologique, se développent entre le v^e et le vii^e siècle plusieurs secteurs habités qu'on peut hiérarchiser selon des fonctions et des tailles assez diverses. Il est encore difficile de reconstituer l'histoire de chacune de ces agglomérations, mais il est plus facile de comprendre les évolutions générales : au moins pour la lagune nord, le vii^e siècle est un moment déterminant où un habitat de type dispersé a dû évoluer vers des situations plus complexes et mieux structurées au plan social, certaines de ces localités étant dotées de fonctions institutionnelles, comme dans le cas de Torcello, qui devient siège épiscopal¹⁴. En substance, on passerait d'une lagune – d'époque romaine et tardo-romaine – fréquentée et épisodiquement habitée, où l'économie des communautés était fondée sur l'exploitation des ressources naturelles (chasse, pêche, peut-être sel), à une lagune occupée de façon plus permanente, avec la formation d'un habitat groupé.

Le changement de statut de l'habitat est-il associé à un changement dans l'orientation politique et économique ? La réponse est, très probablement, oui. Trois facteurs sont ici à prendre en considération, qui expliquent cet intérêt accru pour la lagune et, par conséquent, ce changement fonctionnel. Le premier réside dans une meilleure exploitation des ressources de la lagune elle-même, comme le sel¹⁵. Il est vrai que les sources écrites ne mentionnent qu'assez tardivement l'exploitation des salines, mais quel poids convient-il d'accorder à une documentation écrite qui est jusqu'au x^e siècle, aux dires mêmes des historiens, d'une pauvreté désarmante ? Néanmoins, il ne faut pas oublier que l'on trouve une référence explicite à la production de sel dans une célèbre lettre de Cassiodore, de 537-538, aux *tribuni maritimorum* des *Venetiae*¹⁶. Le second facteur est politico-militaire. À partir du vi^e siècle, la lagune devint le théâtre d'opérations de la flotte byzantine, et peut-être d'un *magister militum provinciae Venetiarum*, comme en témoigne l'inscription de *Mauricius* à Torcello (639)¹⁷. Il existe des témoignages archéologiques indirects mais révélateurs de ces

-
- 14 La bibliographie sur Torcello est également abondante. Citons l'excellent travail de synthèse d'É. Crouzet-Pavan, *La mort lente de Torcello. Histoire d'une cité disparue*, Paris, 1995.
- 15 Sur le sel et son rôle dans le cadre de l'économie vénitienne, encore que se référant principalement à des époques plus tardives, voir J.-C. Hocquet, *Le sel et la fortune de Venise*, vol. I : *Production et monopole*, et II : *Voiliers et commerce en Méditerranée*, Lille, 1978 et 1979.
- 16 Cassiodore, *Variae*, XII, 24, éd. A. J. Fridh, *Magni Aurelii Cassiodori Senatoris opera : Variarum libri XII*, Turnhout, 1973 (*Corpus Christianorum, Series Latina*, 96), p. 491-492.
- 17 A. Pertusi, « L'iscrizione torcellana dei tempi di Eraclio », dans *Studi veneziani*, 4, 1962, p. 9-39 ; G. Cuscito, « L'alto adriatico paleocristiano », dans G. Caputo et G. Gentili (dir.), *Torcello alle origini di Venezia tra Occidente e Oriente*, Venise, 2009, p. 46-47. Bien entendu, quelques incertitudes persistent sur le lien entre l'inscription et l'église de Torcello : ainsi Roberto Cessi (R. Cessi, *Le origini del ducato veneziano*, Naples, 1950) estimait déjà que l'inscription constituait un réemploi

fonctions politiques, comme les bulles retrouvées dans les fouilles d'Olivolo¹⁸, qui expliquent notamment le motif de la colonisation de l'archipel de Rivoalto. Le troisième facteur, enfin, est constitué par les fonctions commerciales. Il s'agit d'un sujet controversé, sur lequel nous reviendrons. Il semble cependant assez évident qu'au moins dans la lagune nord, qui semble avoir été plus active et plus dynamique, une série de localités telles que Torcello, Ammiana et, en bordure de lagune, Equilo, ont hérité des fonctions commerciales qui, à l'époque romaine, étaient celles de la ville d'Altino¹⁹. La documentation archéologique de l'époque tardo-antique est très claire à ce sujet, comme en témoignent les découvertes de poteries, d'amphores et de pièces de monnaie.

Le centre de Comacchio est né dans un environnement assez similaire, à plusieurs kilomètres plus au sud, près de l'embouchure du Pô. Une reconstitution audacieuse réalisée en 2007 l'imaginait très semblable à Venise²⁰, mais cette image a objectivement besoin d'être révisée. Les terres émergées devaient être nettement plus étendues que celles qui y sont représentées, y compris à proximité de l'habitat

provenant de Cittanova. Les données de la découverte imposent une prudence raisonnable, comme cela a été souligné à juste titre : l'inscription a de fait été réutilisée dans une partie de mur postérieure au VII^e siècle. D'autres considérations encore, de nature historique et archéologique, recommandent la prudence. Sur tous ces aspects, voir F. Baudo, « Elementi per una revisione della sequenza architettonica di Santa Maria Assunta di Torcello », dans A. Zaccaria Ruggiu (dir.), *Missioni archeologiche...*, op. cit., p. 137-139.

- 18 Sur les fouilles ayant permis la découverte des sceaux, voir S. Tuzzato, « Venezia. Gli scavi a San Pietro di Castello (Olivolo). Nota preliminare sulle campagne 1986-1989 », dans *Quaderni di Archeologia del Veneto*, 7, 1991, p. 92-103; S. Tuzzato et al., « San Pietro di Castello a Venezia. Nota preliminare dopo la campagna 1992 », dans *Quaderni di Archeologia del Veneto*, 9, 1993, p. 72-80. Plus spécifiquement sur les sceaux, voir B. Callagher, « Sceaux byzantin et vénitiens découverts aux environs de Venise », dans *Revue Numismatique*, 152, 1997, p. 409-420. J'ai récemment repris certaines questions afin de valider la fonction publique de ce lieu avant l'installation de l'évêché (S. Gelichi, « La storia di una nuova città... », art. cit., p. 72-80).
- 19 Sur Ammiana, voir notamment S. Gelichi et C. Moine (dir.), « Isole fortunate ? La storia della laguna nord di Venezia attraverso lo scavo di San Lorenzo di Ammiana », dans *Archeologia Medievale*, 39, 2012, p. 9-56. Pour Torcello, l'édition des fouilles de 1961-1962 (L. Leciejewicz, E. Tabaczyńska et S. Tabaczyński, *Torcello. Scavi 1961-1962*, Rome, 1977) est peu utile en ce qui concerne les matériaux, car ceux-ci ne sont pas toujours correctement identifiés, tandis que les données portant sur les fouilles successives sont dispersées dans plusieurs publications : voir au moins E. Grandi, « Ceramiche fini da mensa dalla laguna veneziana. I contesti di San Francesco del Deserto e di Torcello », dans S. Gelichi et C. Negrelli (dir.), *La circolazione delle ceramiche nell'Adriatico tra Tarda Antichità e Altomedioevo*, Mantoue, 2007, p. 127-154. Quant à Equilo, des indications préliminaires mais significatives figurent dans S. Gelichi et al., « Importare, produrre e consumare nella laguna di Venezia dal IV al XII secolo », dans S. Gelichi et C. Negrelli, *Adriatico altomedievale (VI-XI secolo). Scambi, porti, produzioni*, Venise, 2017, p. 23-113 (p. 37-51). Ce dernier ouvrage est également un bon point de départ pour se renseigner sur les importations vers la lagune d'après les données archéologiques.
- 20 Le dessin, emprunté à Riccardo Merlo, a été souvent publié : voir notamment S. Gelichi (dir.), « Comacchio e il suo territorio tra la Tarda Antichità e l'Alto Medioevo », dans F. Berti, M. Bollini, S. Gelichi et J. Ortalli (dir.), *Genti nel Delta da Spina a Comacchio. Uomini, territorio e culto dall'Antichità all'Alto Medioevo*, Ferrare, 2007, tableau 9.

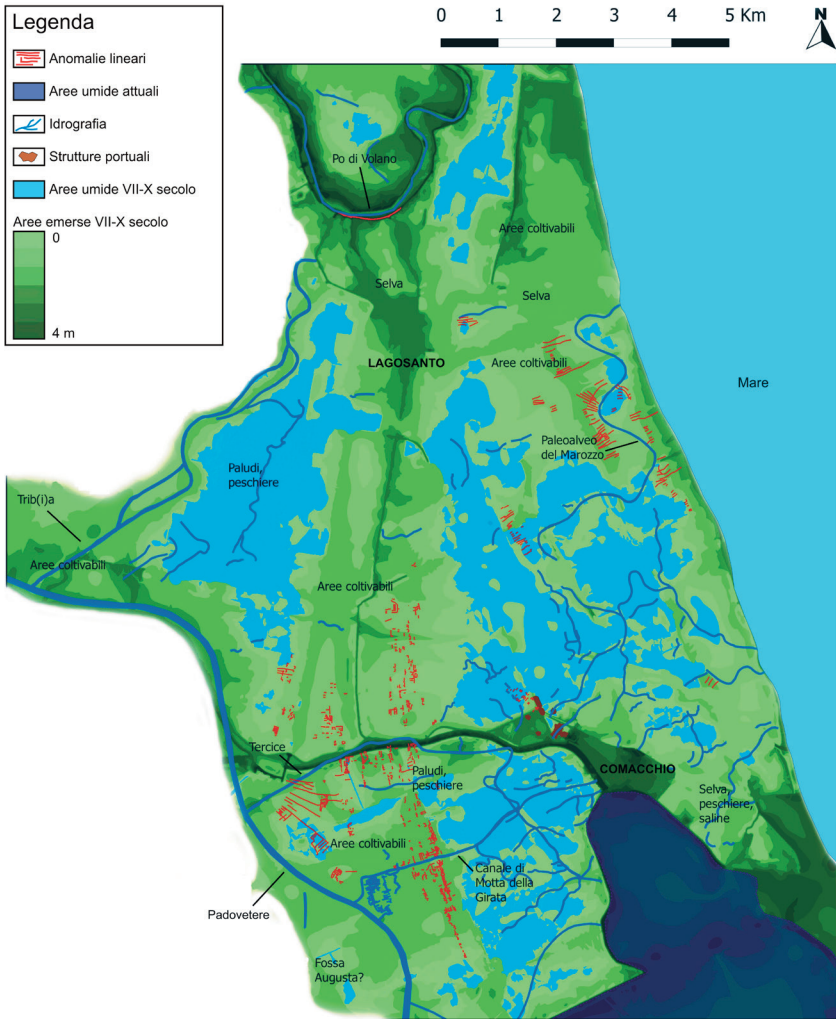


Fig. 3. Reconstruction du territoire de Comacchio (FE) au début du Moyen Âge (dessin : Alessandro A. Rucco).

(fig. 3)²¹. Un nouveau dessin, sans doute moins suggestif mais plus précis, donne une meilleure idée de l'aspect que pouvait le secteur de Comacchio durant le haut

21 Nous devons aux recherches d'Alessandro Rucco la possibilité de redessiner un profil plus fiable du territoire de Comacchio au cours du Haut Moyen-Âge : A. A. Rucco, *Comacchio nell'alto medioevo. Il paesaggio tra topografia e geoarcheologia*, Florence, 2015 ; *Id.*, « Dalle "carte" alla terra. Il paesaggio comacchiese nell'alto medioevo », dans S. Gelichi (dir.), *Costruire territori / Costruire identità. Lagune archeologiche a confronto tra antichità e medioevo*, *Reti Medievali*, 16/2, 2015, p. 216-221.

Moyen Âge (fig. 4). Néanmoins, cette reconstitution montre elle aussi clairement que la localité se trouvait dans un espace fortement marqué par la présence de canaux, marais et marécages, à proximité de la côte, et contaminé par l'eau salée : on a bien là des conditions écologiques proches de celles de la lagune nord de Venise. Cependant, contrairement à la lagune vénitienne, Comacchio n'est pas située sur un espace précédemment peuplé, mais sur une formation géologique récente : les colonies romaines attestées aux époques antérieures étaient situées à une certaine distance du nouveau site²².



Fig. 4. Comacchio (FE) au début du Moyen Âge : reconstruction (dessin : Simone Boni).

Les raisons qui ont déterminé la réussite de cette implantation, sur la base de ce que nous pouvons déduire entre autres des sources archéologiques, sont vraisemblablement liées, encore une fois, à l'exploitation des ressources naturelles, en particulier le poisson et le sel. Dans ce cas aussi, les sources écrites parlant de l'exploitation du sel sont assez tardives, mais l'importance accordée à ce produit dans le Capitulaire de Liutprand de 715 est suffisante pour lever tout doute éventuel en la matière²³. Mais le sel – et dans une moindre mesure la pêche – furent-ils des éléments suffisants pour permettre le développement de l'habitat côtier et le

22 Sur le territoire de Ferrare à l'époque romaine, on peut toujours consulter avec profit G. Uggeri, *La romanizzazione dell'antico delta padano*, Ferrare, 1975.

23 Le Capitulaire dit « de Liutprand », daté en général de 715 (mais une datation en 730 est également possible), a été édité et débattu à plusieurs occasions : L. M. Hartmann, *Zur Wirtschaftsgeschichte Italiens im frühen Mittelalter*, Gotha, 1902, p. 123-124, n. 1 ; M. Montanari, « Il capitulare di Liutprando : note di storia dell'economia e dell'alimentazione », dans *La Civiltà Comacchiese e Pomposiana dalle origini preistoriche al tardo medioevo*, Bologne, 1986, p. 461-475.

transformer en ce que nous pourrions définir, aujourd'hui, comme un comptoir commercial ? Comacchio s'est développée dans une zone peu peuplée dans l'Antiquité et l'Antiquité tardive : il n'existait pas dans ce secteur de sites d'habitat ayant un profil social et politique clair. Dans ces conditions, comment le Capitulaire de Liutprand, première source écrite qui mentionne Comacchio, peut-il être considéré, en soi, comme le texte qui ratifie l'existence de cette communauté et confirme pour la première fois un rôle social et un statut légal ? Enfin, la position marginale de Comacchio par rapport aux pouvoirs forts, en particulier l'exarchat puis l'archevêché de Ravenne, a activement contribué à son développement et à sa réussite momentanée. Ce n'est pas par hasard si la date retenue pour l'institution d'un diocèse de Comacchio, subordonné à Ravenne, se situe après le pacte avec les Lombards de 715 et non avant celui-ci²⁴.

En revanche, les motifs politiques et militaires, admis dans le cas de Venise, semblent moins forts pour Comacchio. L'idée que Comacchio était un *castrum limitaneum* byzantin se fonde sur des preuves fragiles. Même sa relation avec l'exarque Isacio, évoquée par une inscription trouvée sur place, reste à notre avis douteuse²⁵. Le fait que le nom « Comacchio » dérive (peut-être) de *commeatus* – un terme qu'il convient de rapprocher de l'expression *conventus navium*²⁶ – fait explicitement écho à la présence de navires, mais n'implique pas nécessairement une référence à une flotte militaire. Enfin, la présence dans le Capitulaire d'un *magister militum*, tout comme la qualification de *milites* pour les Comacchiens, découle d'une pratique langagière commune à l'Italie du haut Moyen Âge, plus qu'elle ne fait référence spécifiquement à des fonctions militaires.

Des marchands dès le début ?

On a souligné à juste titre que les communautés côtières ont initialement colonisé ces territoires marginaux pour des raisons liées à l'exploitation des ressources maritimes locales ; et que ce n'est que dans un second temps qu'elles ont évolué vers d'autres fonctions, notamment commerciales. Tant la lagune de Venise que celle de Comacchio semblent avoir connu une telle évolution. Plutôt que sur les phases initiales, nous voudrions maintenant réfléchir sur la période

-
- 24 Sur le problème du diocèse de Comacchio et pour des références à une bibliographie plus ancienne, voir S. Gelichi, « *Lupicinus presbiter*. Una breve nota sulle istituzioni ecclesiastiche comacchiesi delle origini », dans G. Barone, A. Esposito et C. Frova (dir.), *Ricerca come incontro. Archeologi, paleografi e storici per Paolo Delogu*, Rome, 2013, p. 48-52.
- 25 Pour une édition moderne de l'inscription, voir M. Bollini, *Le iscrizioni greche di Ravenna, Faenza*, 1975, p. 44-45 ; pour une discussion récente de celle-ci, voir S. Gelichi, « Comacchio : A Liminal Community... », art. cit.
- 26 L'expression *commeatus navium* se trouve chez Jordanès, *Gaetica*, XVIII, 143. Voir G. B. Pellegrini, « Osservazioni sulla toponomastica del delta Padano », dans *La Civiltà comacchiese e pomposiana dalle origini preistoriche al tardo medioevo*, Bologne, 1996, p. 49-89 (p. 84-86).

suiuante, durant laquelle ces communautés ont développé des comportements commerciaux.

Sur ce sujet, il n'existe pas de consensus de la part des chercheurs. Certains, comme Michael McCormick, font remonter aux VIII^e et IX^e siècles les prémices d'un rôle commercial actif des Vénitiens, en insistant entre autres sur la vitesse à laquelle le phénomène s'est produit²⁷. D'autres défendent une interprétation plus prudente, en renonçant à l'idée, certainement un peu naïve et souvent utilisée par les historiens locaux, de faire remonter à un passé quasi ancestral des caractéristiques qui se sont certainement formées et consolidées beaucoup plus tard. La même hypothèse mesurée a été avancée, y compris récemment, pour expliquer l'essor de Comacchio²⁸.

Ces positions plus nuancées, dont on peut admettre le bien-fondé, reposent principalement sur la documentation écrite, où les références aux pratiques commerciales seraient quasiment inexistantes et qui, au contraire, ferait ressortir le rôle important de la propriété foncière. Pour Venise, un texte révélateur serait, entre autres, le *Pactum Lotharii* (v. 840), tandis que pour Comacchio il s'agirait d'une notice de plaid du IX^e siècle (entre 850 et 859) se rapportant à un litige entre les Comacchiens et l'évêque de Ravenne pour la possession d'une *massa*, c'est-à-dire d'une propriété foncière²⁹.

Sur la base de ces quelques textes, il n'est pas facile de se faire une idée précise des orientations économiques prévalant dans ces deux communautés du VII^e au IX^e siècle. Voyons donc si la documentation archéologique, qui a l'avantage de produire des sources toujours nouvelles, peut nous en apprendre davantage. Si nous comparons les données fournies par les fouilles vénitiennes et comacchiennes à celles d'autres sites de la même époque – tant à l'intérieur des terres que sur la côte –, nous sommes confrontés à des caractéristiques incontestablement différentes, que l'on peut rappeler brièvement : la présence abondante d'amphores méditerranéennes (fig. 5)³⁰ ; la présence d'activités artisanales locales permettant la fabrication de produits spécifiques, comme les petites amphores, dont l'utilité ne s'explique que si le lieu produisait des biens ou s'il les acheminait ; le développement d'un artisanat spécialisé, tel que celui lié au verre, ce qui suppose l'arrivée de matière première de

27 M. McCormick, *Origins of the European Economy : Communications and Commerce AD 300-900*, Cambridge, 2001, p. 523-531 ; *Id.*, « Where Do Trading Towns Come From ? Early Medieval Venice and the Northern Emporia », dans J. Henning (dir.), *Post-Roman Towns, Trade and Settlement in Europe and Byzantium*, t. 1 : *The Heirs of the Roman West*, Berlin-New York, 2007, p. 41-68.

28 S. Gasparri, « Un placito carolingio e la storia di Comacchio », dans L. Jégou et al. (dir.), *Faire lien. Aristocratie, réseaux et échanges compétitifs. Mélanges en l'honneur de Régine Le Jan*, Paris, 2015, p. 179-190.

29 Pour le *Pactum Lotharii*, voir « Pactum Hlotharii I », dans *Capitularia regum Francorum II*, éd. A. Boretius et V. Krause, Hanovre, 1897, n° 233, p. 130-135 (*M.G.H., Capit.*, 2). Sur le plaid de Comacchio, voir S. Gasparri, « Un placito carolingio... », art. cit.

30 Sur les amphores de Comacchio, voir C. Negrelli, « Produzione, circolazione e consumo tra v e VIII secolo : dal Padovetere a Comacchio », dans F. Berti et al. (dir.), *Genti nel Delta da Spina... , op. cit.*, p. 437-472 ; *Id.*, « Towards a Definition of Early Medieval Pottery : Amphorae and other Vessels in the Northern Adriatic Area between the 7th and the 8th Centuries », dans S. Gelichi et R. Hodges (dir.), *From One Sea to Another... , op. cit.*, p. 415-438.



Fig. 5. Un esemplare d'amphore globulaire de Comacchio (FE) (cliché: Laboratorio d'archéologie médiévale, Venise).

l'extérieur, par exemple sous forme de produits semi-finis (fig. 6 et 7)³¹; enfin, dans le cas de Comacchio, la réalisation d'ouvrages comme le canal artificiel d'environ cinq kilomètres de long qui, du *Padus Vetus*, mène directement au site – et qui ne servait probablement pas qu'au modeste transport local des embarcations³². Tous ces éléments, datés du VII^e au IX^e siècle, indiquent que tant Comacchio que la lagune de Venise étaient des espaces à vocation – également – commerciale.

Si nous revenons maintenant aux différents récits, nous pouvons noter qu'émergent de la documentation fragmentaire disponible des histoires où différents éléments s'imbriquent, où plusieurs orientations et tendances coexistent ou se succèdent, avant qu'une direction plus claire et plus précise ne soit prise. La propriété foncière constitue certainement un espace d'action tant pour l'aristocratie vénitienne naissante que pour celle de Comacchio. En témoigne l'intérêt que porte une des premières grandes familles vénitienes, celle des Particiaci, à l'installation d'un monastère – celui de Sant'Ilario e Benedetto di Mira – sur des terrains lui appartenant en bordure de



- 31 Sur l'atelier artisanal de l'époque, voir S. Gelichi (dir.), *L'isola del vescovo. Gli scavi archeologici intorno alla Cattedrale di Comacchio*, Florence, 2009, p. 30-35.
- 32 Sur ce canal, voir A. A. Rucco, *Comacchio nell'alto medioevo...*, *op. cit.*, et E. Grandi, « Un delta in movimento. Il caso di Comacchio tra tarda antichità e alto medioevo », dans S. Gelichi (dir.), *Costruire territori...*, *op. cit.*, p. 245-248.



Fig. 6. Atelier artisanal découvert à Comacchio (FE) (VII^e siècle) (cliché : Laboratoire d'archéologie médiévale, Venise).

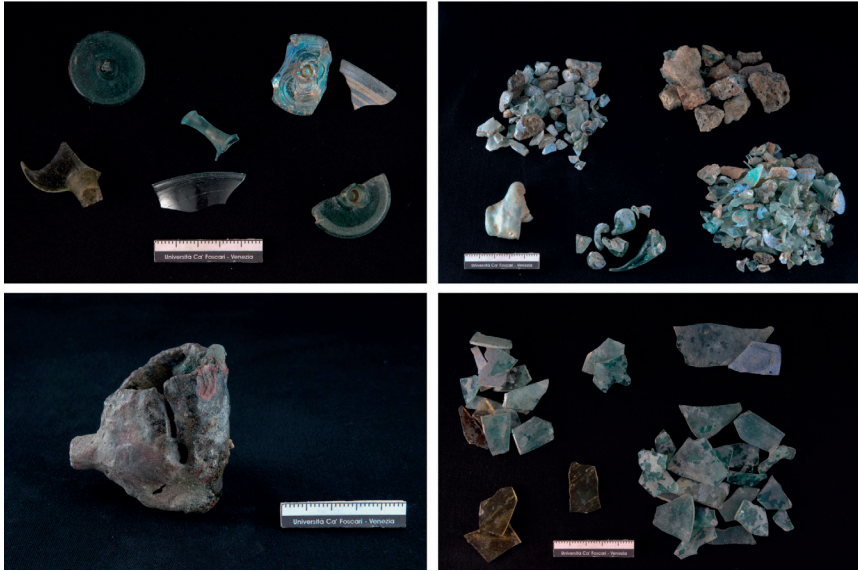


Fig. 7. Comacchio (FE), atelier artisanal, produits finis en verre et déchets (clicé : Laboratorio d'archéologie médiévale, Venise).

la lagune sud³³. Le rôle de plaque tournante des communications entre la lagune et l'intérieur des terres que cette institution a ensuite joué est indéniable – un rôle attesté non seulement par sa situation géographique, mais aussi par les traces archéologiques. La notice de plaid comacchienne du IX^e siècle peut d'ailleurs être lue dans le même sens. Cet intérêt pour la terre n'a rien de surprenant ; il peut aussi être justifié par la nécessité d'organiser un territoire autour d'un habitat situé sur les eaux, tant pour satisfaire les besoins de nature alimentaire que pour des questions de contrôle politique. En somme, ces politiques pourraient refléter une évolution de ces lieux, passant du statut de « nœuds » (*nodal points*) à celui de « lieux centraux » (*central places*)³⁴. Une évolution que seule Venise réussit à accomplir, mais beaucoup plus tard.

33 Sur le monastère de Sant'Ilario et sur son territoire, à la lumière également des dernières recherches archéologiques, voir C. Moine, E. Corrò et S. Primon, *Paesaggi artificiali a Venezia. Archeologia e geologia nelle terre del monastero di Sant'Ilario tra alto Medioevo ed Età Moderna*, Florence, 2017. Les politiques patrimoniales de la famille des Particiaci, toutefois, visaient aussi les territoires situés à proximité de la lagune nord, notamment les territoires d'Equilo, comme indiqué dans le testament de Giustiniano Particiaco [en ligne : <http://saame.it/fonte/documenti-veneziani-venezia-4/>, consulté le 1^{er} mars 2018].

34 Sur ces notions, voir S. Sindbæk, « Open Access, Nodal Point, and Central Places », dans *Estonian Journal of Archaeology*, 13/2, 2009, p. 98-99 ; *Id.*, « Networks and Nodal Points : The Emergence of Towns in Early Viking Age Scandinavia », dans *Antiquity*, 81/311, 2007, p. 126-127. Une discussion plus détaillée et ayant spécifiquement trait à Comacchio se trouve dans S. Gelichi, « Comacchio : A Liminal Community... », art. cit.

Une identité construite, une identité exhibée et une identité cachée

Venise et Comacchio, ou plus exactement les communautés qui se développent, environ à la même période, dans les deux espaces lagunaires, suivent donc une évolution similaire. Les Comacchiens et les Vénitiens se sont par ailleurs rencontrés, en voyageant sur les mêmes embarcations, ou se sont combattus, comme le relatent les sources narratives³⁵. Il ne s'agit toutefois pas ici de discuter de leurs relations, plus ou moins troublées, mais plutôt de la construction de leur identité.

Dans le cas de Venise, nous avons la chance de disposer d'un texte, l'*Istoria Veneticorum*, très révélateur en la matière. Rédigée entre la fin du x^e et le début du XI^e siècle, cette histoire, en plus de décrire certains épisodes, lieux et personnages, laisse transparaître sa mission à peine voilée d'indiquer les voies empruntées pour construire une identité sociale et culturelle qui a pu s'implanter durablement et résister jusqu'à nos jours. On peut schématiquement résumer cette identité à trois grands traits : la « byzantinité », la « romanité » et l'« unicité ». En réalité, byzantinité et romanité peuvent aussi être regroupées, la première étant une déclinaison de la seconde. Le lien avec l'Antiquité est perçu et développé dans l'*Istoria* par une série d'indications directes et indirectes : directes à travers l'explicitation des relations entre Venise et l'Empire, malgré de nombreuses vicissitudes. Ce lien transparaît aussi à travers certaines traces matérielles évoquées dans l'*Istoria*, comme la présence de murs d'enceinte et d'une chaîne qui marquent très nettement le paysage urbain³⁶. Aux yeux de Jean Diacre, auteur probable de l'*Istoria*, leur présence détermine le statut urbain de Venise – comme dans le monde antique, où les murs d'enceinte étaient synonymes de ville – et met en lumière le lien étroit avec la capitale de l'Empire, dont elle reprend le modèle des murs d'enceinte qui longent la Corne d'Or et de la chaîne qui la barre. En se fondant sur ce rapprochement, l'histoire de Venise a pu être interprétée comme une variante mineure de celle de Byzance ; même les productions artistiques, singulièrement dans le domaine de la sculpture, sont présentées comme héritières de ce monde.

La réalité archéologique semble pourtant raconter une autre histoire. Car toutes les traces de la culture matérielle, depuis les bâtiments d'habitation et les équipements domestiques jusqu'aux rites funéraires, trouvent des parallèles dans l'arrière-pays de la plaine du Pô³⁷. De la même manière, la sculpture renvoie à une *koinè* carolingienne et post-carolingienne qui embrasse une grande partie de l'Europe continentale et de l'Adriatique, et qui est au contraire totalement étrangère au monde byzantin. Dans

35 *Istoria Veneticorum*, III, 28 et III, 44, éd. cit., p. 144-145 et p. 152-153.

36 *Ibid.*, III, 39, p. 150-151.

37 Une discussion critique des traces archéologiques associées par exemple à l'espace bâti, avec des rappels précis concernant les constructions sur la terre ferme, figure dans S. Gelichi, « L'archeologia nella laguna veneziana e la nascita di una nuova città », dans *Reti Medievali*, 11/2, 2010, p. 1-31. Sur l'adoption de comportements spécifiques de la part des élites en matière de rites funéraires et d'utilisation de sarcophages (fig. 8), voir S. Gelichi, « Venice in the Early Middle Ages... », art. cit., p. 260-266, qui comporte la bibliographie antérieure.



Fig. 8. Jesolo (VE), sarcophage fragmentaire d'*Antoninus tribunus* et son épouse (IX^e siècle?) (cliché: Laboratoire d'archéologie médiévale, Venise).

cette perspective, même les expériences architecturales, habituellement associées à des prototypes byzantins, devraient être reconsidérées. Par conséquent, la byzantinité dont Venise est porteuse est, tout au plus, une sorte de byzantinité italique (et adriatique), qui, par certains aspects, la rapproche plus de l'expérience d'autres villes, comme Ravenne. Même les habitudes alimentaires et les comportements conviviaux renvoient à des horizons bien différents de ceux des Constantinopolitains. La célèbre fable de Pierre Damien suffit à le confirmer³⁸. Elle évoque l'histoire d'une princesse byzantine mariée au fils d'un doge et qui – nous sommes au début du XI^e siècle – était

38 C. Frugoni, *Medioevo sul naso. Occhiali, bottoni e altre invenzioni medievali*, Rome-Bari, 2001, p. 114.

perçue par la population locale comme singulière et étrangère tout simplement parce qu'elle se servait d'une fourchette pour manger ; et elle était si sophistiquée qu'elle refusait d'utiliser l'eau de pluie – qui, on peut le supposer, était conservée dans des réservoirs peu hygiéniques. Les traces matérielles le confirment également, car elles documentent la rareté des produits importés de Constantinople, que, provenant ou non du commerce, on s'attendrait à trouver en plus grand nombre dans des lieux liés à Byzance : c'est le cas, en particulier, des récipients en céramique³⁹.

Finalement, ce lien direct ou indirect avec le monde byzantin et, à travers celui-ci, avec le monde classique, ne s'est progressivement développé qu'à partir du XI^e siècle, afin de définir les frontières sociales et culturelles d'une ville qui ne venait de nulle part. Nous en trouvons la confirmation non seulement dans l'*Istoria*, mais aussi à travers une évolution du rapport ostentatoire à l'Antiquité – avec une autre utilisation des *spolia*⁴⁰ – et à Byzance – on ne commence à afficher les prises de guerre sur les bâtiments de la ville, de façon toujours plus spectaculaire et embarrassante, qu'à cette période, et plus encore à partir de la quatrième croisade.

Nous parlions d'une ville venue de nulle part. Ce concept a dû marquer les esprits, au point d'être à l'origine d'un autre paradigme exploité par les Vénitiens, celui des « origines sauvages », qui faisait de Venise une ville unique en son genre, et par lequel ils expliquaient son autonomie substantielle⁴¹. Mais, là aussi, il faut se montrer très prudent : être situé au milieu d'une lagune ne veut pas dire être isolé. En effet, l'autre risque pour les historiens serait d'expliquer le développement de la ville et sa culture par un raisonnement circulaire. On en vient alors à placer Venise soit trop loin – ce qui la fait ressembler à Byzance – soit trop près – ce qui lui permet de ne pas ressembler à autre chose qu'elle-même, et de voir en elle le fruit d'une évolution autarcique. En réalité, un travail minutieux de déconstruction des rares sources écrites vénitiennes et le concours de l'archéologie – qui, quand elle le veut, sait porter un regard neuf sur la documentation – nous décrivent une réalité pleinement intégrée à la société et à la culture de l'Italie du Nord, c'est-à-dire de la plaine du Pô et de l'Adriatique.

L'expérience de Comacchio peut-elle nous aider à corroborer ou à préciser ces éléments ? Comme nous l'avons déjà dit, Comacchio n'a pas duré assez longtemps pour développer son propre récit ; ou, si elle l'a fait, nous n'en n'avons conversé aucune trace. Ainsi le cas de Comacchio, pour lequel nous ne pouvons raisonner qu'à partir de la documentation matérielle, pourrait aussi être lu, sans trop forcer le trait, comme une expérience proche de celle de la Venise des premiers temps (avant le XI^e siècle). Cela concorde pour ce qui est de la présence conjointe de certains

39 S. Gelichi *et al.*, « Importare ... », art. cit., p. 88-111.

40 Sur la relation de Venise à l'Antiquité, il est encore utile de consulter P. Fortini Brown, *Venice & Antiquity. The Venetian Sense of the Past*, New Haven, 1999. Plus spécifiquement sur l'utilisation des *spolia*, voir M. Centanni et L. Sperti (dir.), *Pietre di Venezia. Spolia in se e spolia in re*, Rome, 2015.

41 Sur le problème des « origines sauvages » attribuées à Venise, voir G. Ortalli, « Il problema storico delle origini di Venezia », dans *Le origini di Venezia. Problemi esperienze proposte*, Venise, 1981, p. 87-88 ; *Id.*, « Torcello e la genesi di Venezia », dans G. Caputo et G. Gentili (dir.), *Torcello alle origini di Venezia, op. cit.*, p. 26-27 ; A. Carile, « Il problema delle origini di Venezia », dans *Le origini della chiesa di Venezia*, Venise, 1987, p. 77.



Fig. 9. Comacchio (FE), fragments d'une enceinte de presbytère (IX^e siècle) réutilisés dans un mur du XI^e siècle (cliché: Laboratoire d'archéologie médiévale, Venise).

matériaux dans différents contextes, par exemple pour la production sculpturale, ainsi que pour l'utilisation des *spolia* – qui reste essentiellement pratique et non idéologique (fig. 9)⁴². Abordée sous cet angle, et avec toutes ces distinctions qu'il convient de faire pour éviter d'être trop simpliste, la réalité matérielle comacchienne a beaucoup d'éléments en commun avec celle de la lagune de Venise. Comment interpréter ces analogies ? Nous pouvons y voir en premier lieu une réponse de la part de sociétés similaires vivant dans des régions marginales – et qui répondent par conséquent par des attitudes socioculturelles analogues. Dans le même temps, néanmoins, elles apparaissent également comme le résultat d'une évolution culturelle qui se réfère d'une part au monde byzantin-adriatique, et d'autre part à la culture carolingienne continentale, engendrant ces caractéristiques à la fois originales et similaires que nous pouvons justement reconnaître comme propres à ces deux réalités de l'Italie médiévale.



42 Sur l'utilisation des *spolia* à Comacchio, voir S. Gelichi, R. Belcari, D. Calao et E. Grandi, « "Spolia" in contesto. Il riuso nell'episcopio medievale di Comacchio », dans *Hortus Artium Medievalium*, 17, 2011, p. 49-59.